

Études littéraires africaines

Présentation

Maria-Benedita Basto



Number 37, 2014

Littératures de l'Angola, du Mozambique et du Cap-vert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026243ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026243ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Basto, M.-B. (2014). Review of [Présentation]. *Études littéraires africaines*, (37), 7-13. <https://doi.org/10.7202/1026243ar>

PRÉSENTATION

Les littératures de l'Afrique lusophone sont encore peu connues en France, où les travaux qui leur sont consacrés restent trop peu nombreux. L'un des buts de ce dossier consacré aux littératures de trois pays lusophones – l'Angola, le Mozambique et le Cap-Vert – est de contribuer à pallier ce manque et de proposer un volume de référence dans ce domaine, afin d'aider les uns et les autres dans leurs recherches ou leurs découvertes.

Les contributions présentées dans ce dossier ont été rédigées en anglais, et surtout en portugais, par des universitaires de différents pays. Leur traduction les rend accessibles au public francophone tout en faisant dialoguer de multiples approches des textes, provenant de plusieurs continents. Si ce dossier constitue un moyen de développer les études des littératures de l'Afrique lusophone en France, nous espérons qu'il pourra également séduire un public plus large, notamment parmi les chercheurs des jeunes générations et parmi ceux qui viennent d'autres champs d'études afin que puissent s'élaborer des analyses comparatistes.

On sait que les désignations de « littératures lusophones », « francophones » ou « anglophones » sont utilisées faute de mieux. Les écrivains établissent des cartographies d'échanges, d'influences et d'affinités qui leur sont propres et qui sont difficilement compréhensibles sans une connaissance de ce qui s'écrit en dehors du périmètre déterminé par ces aires à la fois géographiques et linguistiques.

Les littératures de l'Angola, du Cap-Vert et du Mozambique sont riches et diverses. On peut situer leurs débuts assez tôt, vers le milieu du XIX^e siècle. Ces débuts sont marqués par l'arrivée de la presse, en 1842 au Cap-Vert, en 1845 en Angola et en 1854 au Mozambique. L'imprimerie était destinée à permettre la diffusion du *Bulletin Officiel* et d'autres publications gouvernementales ; mais, très rapidement, une presse locale s'est constituée, qui a ménagé une place à la littérature.

Deux tendances contraires caractérisent l'origine de ces littératures : d'un côté, la construction d'une *localité*, par la superposition de l'espace géographique dans lequel ces textes circulaient à l'espace auquel ils se référaient ; de l'autre côté, une forte circulation des idées et des textes à l'intérieur comme à l'extérieur de l'espace de l'empire portugais, circulation dont un exemple est constitué par l'*Almanach de lembranças luso-brasileiro* (1851-1932), une publication qui, en dépit de son nom, était aussi diffusée dans les pays africains

et publiait des auteurs de ces pays. Plus tard, dans les années 1950, des revues comme *Mensagem da CEI* (la Casa dos Estudantes do Império, la Maison des étudiants de l'Empire) à Lisbonne, la revue panafricainiste *Présence Africaine* à Paris, ou encore *Lotus. Afro-Asian Writings*, le périodique de l'Association des écrivains afro-asiatiques au Caire, renforceront ces mouvements et ces contacts, en donnant notamment l'opportunité de réaliser des numéros thématiques dédiés à ces littératures. Notamment, les mouvements littéraires brésiliens ou les événements majeurs de la culture noire des États-Unis vont être connus à travers ces périodiques et constituer autant d'ouvertures culturelles.

Ces littératures évoluent dans des colonies de peuplement qui sont polarisées par des intérêts et des projets divergents, correspondant à plusieurs modèles culturels. À partir des années 1930, le régime répressif de l'*Estado Novo* de Salazar soulève des résistances et contribue à créer des lignes de partage complexes, qui ne correspondent pas nécessairement à des clivages raciaux ni économiques.

Si les trois pays ont en commun divers aspects, ils sont aussi très différents. Délimités par des frontières artificielles, l'Angola et le Mozambique regroupent des peuples différents, caractérisés par une grande diversité d'histoires, de langues et de formes d'organisation politique et de résistance. Au contraire, le Cap-Vert était au départ un archipel désert. Sa population avait la citoyenneté portugaise, ce qui n'était pas le cas dans les deux autres territoires, où la séparation entre civilisés et indigènes dessinait clairement des identités différenciées. Rappelons ici, très brièvement, les principales étapes qui ont caractérisé les évolutions de ces trois littératures avant les indépendances.

En Angola, les premiers grands repères sont constitués en 1882 par le livre d'Alfredo Troni, *Nga Muturi. Cenas de Luanda*, et, en 1889, par les *Delírios* de Joaquim Dias Cordeiro da Matta, historien, philologue, journaliste à *Pharol do Povo* et collaborateur à *Almanach de Lembranças Luso-Brasileiras*. Peu après, en 1891, la publication en feuilleton, dans la *Gazeta de Portugal*, de *Cenas de África. Romance intimo* de Pedro Félix Machado est une autre étape importante. Un moment décisif dans l'affirmation d'une identité locale est la publication de *Voz de Angola Clamando no Deserto* (1901), un recueil qui réunit les textes d'onze intellectuels protestant contre un texte anonyme qui avait souligné l'infériorité des Noirs. Dans la presse, des journaux comme *O Farol do Povo* (1883) ou *O Arauto Africano* (1889), qui utilisaient le portugais et le *kimbundu*, et, plus tard, *O Angolense* (1907) sont aussi très importants. Dans les années 1930, à un

moment de forts changements économiques et culturels, paraît le roman qui constitue la première grande référence de la littérature angolaise : *O segredo da morta* (1935) de Antônio de Assis Júnior.

Au Mozambique, l'essor de la presse est aussi associé à l'affirmation d'une classe sociale émergente, métisse et noire. Les journaux *O Africano* (1908), qui publiait en portugais et en *ronga*, et *O Brado africano* (1918), fondés par les frères José et João Albasini, offrent aux jeunes intellectuels et aux poètes la possibilité de publier leurs textes, créant ainsi un espace pour la *causa africana* (la cause africaine). Les Associations culturelles comme le *Grémio Africano* ou le *Centro Associativo dos Negros* sont aussi d'importants foyers d'échanges. Les années 1930 sont marquées par les débuts du journaliste et poète Rui de Noronha, considéré comme un pionnier de la littérature mozambicaine. La publication de *O livro da dor* (1925) par João Albasini, et plus tard celle de *Godido e outros contos* (1952) par João Dias participent aussi à la construction d'une voie propre.

À la même époque est créée au Cap-Vert la revue littéraire *Claridade* (1936-1960). Portée par un collectif dont Baltasar Lopes, Manuel Lopes et surtout Jorge Barbosa sont les membres les plus connus, elle est fortement influencée par le modernisme (et le néo-réalisme) portugais et brésilien ; les textes qu'elle publie reflètent les conditions socio-économiques et climatiques difficiles qui caractérisent la vie dans l'archipel. Sans avoir la portée (proto-)nationaliste des mouvements intellectuels des deux autres colonies, *Claridade* creuse l'écart avec la métropole en nourrissant le sentiment d'une différence.

En Angola, la littérature brésilienne a exercé une influence similaire sur un mouvement multiracial d'étudiants et d'intellectuels, les *Novos intelectuais de Angola* qui, en 1948, se rallie au cri *Vamos descobrir Angola*. Appelant à la découverte d'une culture locale, ce mouvement est lié à deux revues : *Mensagem* (1951-1952) et *Cultura II* (1957-1961). En dialogue avec le travail réalisé par ceux qui partent étudier à Lisbonne et y prennent d'assaut la CEI, elles constitueront des lieux d'expression pour toute une génération d'intellectuels et d'écrivains qui seront souvent directement impliqués dans l'indépendance du pays. Parmi eux, Mário Pinto de Andrade, Mário António, Agostinho Neto, Viriato da Cruz, António Jacinto et Luandino Vieira

Au Mozambique se développe une dynamique semblable à partir de la fin des années 1940 avec le lancement des revues *Msaho* (1952) et *Paralelo 20* (1957-1961). Les principaux représentants de cette génération, dont l'influence se fera sentir après les indépendances,

sont José Craveirinha, Noémia de Sousa, Luís Bernardo Honwana, Rui Knopfli, Rui Nogar, Kalungano et Fonseca Amaral.

En contraste avec l'orientation anticoloniale et nationaliste des écrivains de l'Angola et du Mozambique, une telle orientation s'est seulement manifestée au Cap-Vert à partir des années 1960 sous l'impulsion de jeunes écrivains comme Arménio Vieira et des publications comme *Sélò* (1962).

Dans ce dossier, les différentes contributions soulignent la complexité de ces littératures en proposant des approches multiples de leur histoire à partir de problématiques contemporaines ou d'analyses monographiques concernant des auteurs contemporains. Une forte dimension épistémique apparaît dans la plupart de ces études, qui mettent parfois en perspective des dynamiques transnationales et transculturelles.

*

Dans « Littérature angolaise, jeux cartographiques et désobéissance épistémique », Laura Padilha part de la notion de « désobéissance épistémique », due au sémioticien argentin Walter Mignolo. Elle montre comment, dès la période coloniale, les auteurs angolais ont mis en place des manières de cartographier différemment la spatialité physique, culturelle et symbolique de leurs lieux d'appartenance, refusant l'exclusivité d'une matrice artistico-linguistique occidentale. Les romans de Luandino Vieira, Pepetela et surtout de Ruy Duarte de Carvalho illustrent cette réappropriation littéraire progressive de l'espace autrefois quadrillé par le colonisateur. Dans un geste de désobéissance qui est aussi celui d'une « consécration épistémique » autre, les romans traduisent, transforment et ramènent à la vie des paysages autrefois rendus mineurs par le regard des dominants.

La contribution de Maria-Benedita Basto place la critique épistémique littéraire, qu'elle appelle une « guerre d'épistèmes », devant une double nécessité : celle de reconstituer ce que le colonisateur et sa bibliothèque ont effacé et celle de questionner l'ordre excluant de l'État post-colonial. Dans « Une main peut en cacher une autre : décolonisation des savoirs, histoire et épistémologie au cœur des écritures littéraires mozambicaines », elle montre comment la littérature n'est pas simplement créatrice de perspectives historiques différentes, mais se révèle également être un moyen efficace pour produire d'autres « épistèmes ». Chez les pionniers Rui Noronha et Noemia de Sousa, comme dans les écrits des contemporains Ungulani Baka Kossa, Mia Couto et Nelson Saute, se déploient des

alternatives aux vérités uniques et répressives et aux ségrégations produites par la géographie coloniale.

Dans « Nouvelles trajectoires de la littérature angolaise : l'Amérique au crible de l'épistémologie du Sud dans *O Terrorista de Berkeley, Califórnia* de Pepetela », Phillip Rothwell s'intéresse aux ouvrages qui font le lien entre le Nord et ce qu'on appelle le « Sud global », mettant en lumière la manière dont un roman porteur d'un savoir venu du Sud permet « de connaître le Nord bien mieux qu'il ne se connaît lui-même ». Il examine plus particulièrement le roman de Pepetela *O Terrorista de Berkeley* et souligne combien la lecture angolaise de la situation américaine dénonce une culture caractérisée par la déstructuration des liens sociaux. Il souligne également combien, pour Pepetela, l'exercice de domination auquel se livre l'Amérique fragilise celle-ci, qui se trouve confrontée à des difficultés psychologiques équivalentes à celles, matérielles, rencontrées par le Sud.

Inocência Mata voit la littérature comme un moyen privilégié pour inventorier et analyser la vie politique et sociale. Son analyse du champ littéraire angolais montre ainsi comment la génération des fondateurs (Agostinho Neto, António Jacinto) a traduit et donné forme au contexte historique des luttes pour l'Indépendance. L'expérience de la nation comme communauté imaginée et l'extériorisation de l'autre se trouvent au cœur de l'œuvre de ces auteurs. En regard, la génération des écrivains ayant connu la répression et les inégalités vécues après les Indépendances concentre son attention sur les agents et instances intérieures à l'État ainsi que sur leurs rôles dans les rapports de pouvoir, ce qu'I. Mata appelle une « intra-version du regard ». Chez des auteurs comme José Luís Mendonça ou Adriano B. Vasconcelos, la nation autrefois pensée comme homogène est remplacée par une communauté hétérogène où des individus-citoyens peuvent réclamer des droits. S'il existe toujours des représentations de la patrie, celles-ci intègrent désormais une dénonciation de l'appropriation des richesses par des acteurs transnationaux, ce qui ouvre le regard vers un Sud « global ».

Francisco Noa et Agnès Levécot approfondissent quant à eux la question de la transnationalité et le va-et-vient des relations entre l'intérieur et l'extérieur, entre soi-même et l'autre. Dans « L'océan Indien et les routes de la transnationalité dans la poésie mozambicaine », Francisco Noa avance que la dimension limitée et limitante du territoire national se trouve contrebalancée par son ouverture maritime à un « gigantesque réseau de relations » reflétant des échanges commerciaux et culturels millénaires avec le Moyen-Orient et l'Asie. L'enjeu est alors de saisir la relation spéculaire qui

s'établit entre l'écriture et l'océan, et ses effets sur les imaginaires et les configurations identitaires.

Dans un registre semblable, Agnès Levécot s'intéresse à Mia Couto, auteur mozambicain devenu emblématique d'une vision transculturelle de la nation. Dans « Frontière et altérité dans *Le Dernier Vol du flamant* de Mia Couto », elle s'inspire des réflexions de Paul Ricoeur et d'Abelkebir Khatibi pour analyser la transformation progressive du personnage principal, un enquêteur occidental aux prises avec une réalité africaine qui lui échappe. Peu à peu, celui-ci se rapproche de l'autre jusqu'à mettre en question les frontières interculturelles. De ce processus résultent non seulement la possibilité d'une nation mozambicaine renouvelée par la relation avec autrui, mais aussi un univers où les vérités n'existent qu'au pluriel, mettant en déroute la raison monologique héritée du colonisateur.

Deux articles consacrés à la littérature capverdienne viennent clore le dossier. Dans « La poésie du Cap-Vert : sons et thèmes », Catherine Dumas montre comment la littérature a constitué un autre regard sur la localité, en mettant en place une « capverdianité » programmatique. Avec la naissance, en 1936, de la revue *Claridade* de Jorge Barbosa et Baltasar Lopes, une identité insulaire capverdienne émerge et met en place un réseau thématique dont nous retrouvons les traces chez les poètes des générations suivantes comme Valentinus Velinho. Ces thématiques, qui se construisent dans la dynamique des rapports entre évasion et émigration, mélancolie et espoir, ou encore liberté et vérité, s'expriment également au travers d'une relation spécifique entre son et sens, enrichie par l'influence du créole.

Enfin, dans « Faire la différence : écritures littéraires des femmes au Cap-Vert », Simone Caputo Gomes s'intéresse à la manière dont la littérature féminine fait sortir les femmes de l'invisibilité historique où elles ont été tenues tout en appréhendant le masculin à partir d'autres perspectives. Selon elle, l'expérience partagée d'une « poésie du quotidien » en tant que « forme de savoir au "ras des choses" » offre aux écrivaines la possibilité de montrer la richesse d'une culture traditionnelle portée et transmise par les femmes. Elle leur donne également l'opportunité de porter un regard critique sur les injustices sociales et d'esquisser des transformations et des utopies en guise de réponse. Comme dans la contribution précédente, la référence au créole met en valeur le poids de l'oralité au sein de l'univers scriptural.

Nous avons souligné combien ce dossier avait nécessité un important travail de traduction¹. La rédaction souhaite ici remercier Patrick Quillier pour ses traductions poétiques dans la contribution de Francisco Noa.

Les littératures lusophones sont riches, diverses et novatrices : ce numéro qui leur est consacré par l'APELA n'est qu'un premier pas qui contribuera, nous l'espérons, à susciter l'intérêt et à raffermir les liens entre les littératures des mondes africains.

■ Maria-Benedita BASTO

¹ Sauf indication particulière, les traductions du portugais, y compris les citations des textes littéraires, sont dues à Maria-Benedita Basto ; de l'anglais, à Nathalie Carré (NdLE).